

Entre la violence et la folie

Un simple soldat. Texte de Marcel Dubé, mise en scène de Jacques Rossi, au Théâtre de la Bordée du 11 septembre au 6 octobre 2007

Frank, le garçon boucher. Texte de Patrick McCabe, traduction de Séverine Magois, mise en scène de Michel Delaunoy. Collaboration entre L'envers du théâtre (Bruxelles) et le Théâtre Blanc (Québec). Présenté au Théâtre Périscope du 11 septembre au 6 octobre 2007 et par le Théâtre Blanc, au Théâtre Périscope du 4 au 22 novembre 2003

Jacqueline Bouchard

Numéro 218, janvier–février 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, J. (2008). Entre la violence et la folie / *Un simple soldat*. Texte de Marcel Dubé, mise en scène de Jacques Rossi, au Théâtre de la Bordée du 11 septembre au 6 octobre 2007 / *Frank, le garçon boucher*. Texte de Patrick McCabe, traduction de Séverine Magois, mise en scène de Michel Delaunoy. Collaboration entre L'envers du théâtre (Bruxelles) et le Théâtre Blanc (Québec). Présenté au Théâtre Périscope du 11 septembre au 6 octobre 2007 et par le Théâtre Blanc, au Théâtre Périscope du 4 au 22 novembre 2003. *Spirale*, (218), 63–64.

Tous droits réservés © Spirale, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Entre la violence et la folie

UN SIMPLE SOLDAT

Texte de Marcel Dubé, mise en scène de Jacques Rossi, au Théâtre de la Bordée du 11 septembre au 6 octobre 2007.

FRANK, LE GARÇON BOUCHER

Texte de Patrick McCabe, traduction de Séverine Magois, mise en scène de Michael Delaunoy. Collaboration entre L'envers du théâtre (Bruxelles) et le Théâtre Blanc (Québec). Présenté au Théâtre Périscope du 11 septembre au 6 octobre 2007 et par le Théâtre Blanc, au Théâtre Périscope du 4 au 22 novembre 2003

par JACQUELINE BOUCHARD

À quelque trente-cinq ans d'intervalle, *Un simple soldat* et *Frank, le garçon boucher* sont deux œuvres souches enracinées dans la recherche d'une identité individuelle et collective. Elles visent juste, grâce à des thèmes classiques: le besoin d'être aimé et reconnu pour soi-même, cela en dépit de la nécessité de s'affranchir des siens. On rejoint là d'autres thèmes corollaires, comme ceux de la fragilité de l'enfance, du besoin de tendresse, de communication et d'intégration sociale. Cela nous renvoie en fin de compte à l'origine de la déviance: la famille. Et la famille, particulièrement dans le théâtre québécois, serait une prison où la rédemption n'arrive pas: l'enfant, comme le citoyen, le prolétaire ou le peuple, doit s'affirmer en fuyant ou en défiant ceux qui l'oppressent.

L'impossible résilience

Pour le « simple soldat » ou « Frank, le garçon boucher », la mort prématurée de la mère fait basculer leur univers. C'est une vulnérabilité particulière face à cet événement pénible

qui va pour les deux enfants décider de la suite des choses. À travers la méchanceté de l'un et la folie de l'autre, ces œuvres ouvrent l'horizon d'un questionnement sans réponse sur des sentiments « trop » aigus de perte, d'abandon et de trahison. Dans la pièce de Marcel Dubé, Joseph se demande quel tricheur a bien pu mêler les cartes de son destin et faire en sorte que la vie malmène toujours les mêmes.

Que dire de plus que ce qui a déjà été écrit sur *Un simple soldat*? Rappelons tout de même que la pièce, créée à la télévision de Radio-Canada le 10 décembre 1957, fut mise en scène à la Comédie-Canadienne l'année suivante. En 1967, une nouvelle version comportait des mélodies chantées qui punctuaient les scènes et posaient ainsi sur l'action, par l'intermédiaire de choryphées, un regard philosophique. Ce recul narratif donne une dimension plus universelle au propos, bien ancré dans l'immédiate après-guerre des années 1940, dans une famille ouvrière québécoise. C'est le mal-être et la colère d'un jeune

soldat assoiffé de confrontations qui, voyant la guerre finir sans s'être brûlé au front, rentre chez lui vivement blessé dans son estime. Exacerbée par un milieu familial malsain, sa quête physique d'affirmation le rend de plus en plus arrogant, cynique et aveugle aux gens qui l'entourent.

Le décor sobrement réaliste et tristounet de Michel Gauthier (accessoires de Vano Hotton) pivote d'une salle à manger-salon dépouillée, spartiate comme la maîtresse de maison, à un resto-bar impersonnel. Des projections d'images (Philippe Lessard-Drolet) et de dates ainsi que les éclairages de Christian Fontaine enrichissent cette structure en y superposant notamment un paysage urbain, le hall d'une gare ou un crépuscule estival; les lumières ménagent aussi des niches appartenant à autre espace-temps, celui du soldat en plein combat. La mise en scène de Jacques Rossi (assisté de Sophie Martin) extrêmement alerte, animée par des chorégraphies de Geneviève Kérouac, mélange les manifestations de tendresse plus ou moins rudes à celles

tout à la fois agressives et subtiles de la rancune et de l'animosité. Cette mise en scène incarne avec sensibilité la dynamique familiale et les rapports humains qui se développent sous nos yeux. Les costumes d'époque de Jennifer Tremblay habillent enfin une distribution réussie, vibrante et authentique. Si Dubé avait l'habitude d'écrire pour des comédiens dont il privilégiait le potentiel émotif, tous ceux qui endossent ici ses personnages sont à la hauteur de cette démarche de l'auteur. Soulignons les performances émouvantes de Louis-Olivier Mauffette en Joseph Latour, de Marie-Ginette Guay en Bertha la mère, de Raymond Legault en Édouard le père, puis celles de Laure-Ève Gagnon (Fleurette), Jean-Nicolas Marquis (Édouard), Fabien Cloutier (Émile) et Annie Charland (Marguerite).

Vers l'abattoir

Frank, le garçon boucher fut créé en 1992 par l'Irlandais Patrick McCabe, à la fois sous la forme de roman et d'adaptation théâtrale. C'est encore le mal-être d'un jeune, Frank, dont il est question. P'tit Cochon, comme on le surnomme, est assoiffé d'amitié et de complicité afin de pouvoir partager des fantasmes nés de ses lectures de bandes dessinées et de son imaginaire mégalomane. Des parents déficients (une mère handicapée psychologiquement et un père alcoolique), puis certains deuils réels ou affectifs, durement ressentis, ajoutés aux mesquineries courantes propres à une petite ville, font bientôt de lui un petit animal marginal que les gens évitent ou ignorent mais dont certains haut placés savent bien profiter, voire abuser. Une suite de trahisons trop lourdes à porter pour un enfant trop sensible.

Le propos de cette œuvre nous parvient à travers une mise en scène spectaculaire qui ne laisse aucun répit aux comédiens et maintient les spectateurs sur le qui-vive. Il y a d'abord la performance d'Alain Eloy

Max Wyse, *Sneeze Geopgagic Man 3*. (61 X 122 cm), 2007.
Photo : Guy L'Heureux



Max Wyse, *L'imperméable*, (61 x 244 cm), 2006. Photo : Guy L'Heureux

Max Wyse, *Tlalpujahu*, (61 x 244 cm), 2006. Photo : Guy L'Heureux



(Frank), agile comme un singe, dont les prouesses dignes d'un athlète de cirque ne cessent de surprendre. La mise en scène est également frappante parce qu'elle est piquée de capsules de comédie musicale (un peu longues peut-être) et de clins d'œil au monde circassien, telles les apparitions d'un monocycliste. La musique (Patrick Quellet) occupe une place de choix. L'ensemble défile en une suite de tableaux la plupart du temps énergiques qui s'enchaînent les uns aux autres à travers une gamme changeante d'émotions imprévisibles, ainsi que peuvent l'être celles d'un enfant livré à lui-même dans un monde d'adultes indifférents à sa sensibilité ou incapables de l'orienter : c'est la vie de P'tit cochon avançant vers l'abattoir. Sur la scène, Frank (Jean-Jacqui Boutet), devenu adulte, observe et commente pour nous le spectacle de sa vie : émergeant de sa mémoire, ce sont des éclats d'émotions et d'atmosphères, des moments de couleurs, des odeurs, des saveurs et des musiques.

Les costumes d'Erica Schmitz, inspirés de la bande dessinée *Little Nemo in Slumberland* (1905), sont dans le ton : fantaisistes, caricaturaux, colorés, d'allure western pour Frank et son

ami Joe (Denis Lamontagne). Jean Hazel s'est également inspiré de cette bande dessinée paraissant à l'époque dans le *New York Herald* pour dessiner une scénographie minimale composée de cases géantes rectangulaires que l'on fait basculer à l'occasion et que Eloy, surtout, utilise comme tremplin pour ses facéties et pirouettes de clown triste. Tout le monde cherche sa case et chacun veut être admis quelque part. Pour entrer, on frappe en espérant que quelqu'un vous ouvre, afin d'« être casé ». L'action et le propos se développent ainsi en sautant d'une case à l'autre. Les phrases sont simples, pour exprimer en condensé le drame intérieur du P'tit cochon. Les souvenirs visuels, auditifs, les impressions sensorielles et sentimentales parlent mieux : les mimiques des comédiens sont particulièrement expressives. Lorsque le rejet devient trop souffrant et que la folie éclate, P'tit cochon se retrouve coincé entre deux cases.

Certes, dans le cas de Frank, l'état dépressif de la mère explique en partie sa fragilité psychique. On peut penser que des troubles de comportement seraient survenus tôt ou tard. Mais l'hérédité n'est qu'un élément de plus dans une suite d'incidents

qui se sont accumulés pour forger le cadre de vie du P'tit cochon et transformer le garçonnet rêveur en malade dangereux. Quant au dénouement, l'absence d'explication limpide parmi une multitude de facteurs possibles constitue le nœud de la pièce. Et c'est aussi le cas pour la colère que le simple soldat Joseph nourrit en lui depuis son enfance en-deuillée. Dans la famille reconstituée, pourquoi ce petit garçon n'a-t-il jamais surmonté son aversion contre sa belle-mère, la cultivant pour la transformer en haine contre tous ? Inversement, dans la même maison, Armand, orphelin de père, adoptait comme sien le père de Joseph. Mystérieuse frontière entre la résilience et le traumatisme.

Les personnages de Dubé portent allègrement leur cinquantaine jusqu'à nous, en dépit de leur enracinement profond dans un passé révolu. Le jeune public peut y reconnaître le temps de la soumission, incarné par le père, Édouard, comme une époque de l'histoire québécoise. Il se reconnaît aussi lui-même dans le phénomène de cette famille reconstituée. On peut supposer que, sans être devenus pour autant des militaires assoiffés de confrontations, beaucoup

de jeunes hommes et de jeunes femmes portent en eux un peu de Joseph, d'Armand, de Marguerite et de Fleurette, tous à divers niveaux blessés par un manque affectif. Bien sûr, les reconstitutions familiales d'antan avaient pour objectif une prise en charge partagée des enfants. Tout le contraire, en somme, des reconstitutions actuelles où les enfants constituent parfois un obstacle. Et pourtant, l'enfer étant pavé de bonnes intentions, la petite Aurore et Un simple soldat nous rappellent que les résultats n'étaient guère plus concluants en 1940. Les thèmes de l'enfant mal aimé, de l'enfant ingrat et de la relation père-fils sont traités par Dubé avec retenue, de manière bouleversante. On pense à la relation du Survenant et du Père Didace, tissée de manifestations subtiles et de conflits intérieurs. Le public masculin est touché. Et je suis sensible, comme d'autres femmes, au jeu de Marie-Ginette Guay qui réussit à nous faire imaginer l'ampleur de la tristesse résignée et des désillusions de Bertha à travers son comportement si désagréable. Puis simplement, les gens de ma génération plongent dans leur propre adolescence et leurs beaux dimanches en compagnie du monde de Marcel Dubé. ☺